NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

48 Nº 7 1921

Les courants religieux du Paganisme finissant et le Christianisme naissant

J. MISSON

p. 355 - 364

https://www.nrt.be/it/articoli/les-courants-religieux-du-paganisme-finissant-et-le-christianisme-naissant-3036

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les courants religieux

du Paganisme finissant et le Christianisme naissant

Le mouvement des esprits dans l'Empire romain au premier siècle de notre ère, était-il favorable à l'éclosion ou à la propagation de la religion chrétienne? Ce problème qui se pose nécessairement à tout historien étudiant la vie religieuse dans le monde gréco-romain vient d'être touché de nouveau, dans un livre récent (1) dont on doit louer la modération et le souci d'exactitude scientifique.

Exposant l'état d'âme de la société païenne, sous l'Empire, en face du problème religieux, l'auteur, croit pouvoir le caractériser comme suit: scepticisme dans les classes cultivées, mysticisme dans une élite de croyants, synerétisme chez les philosophes et superstition dans la foule. Si l'on peut reprocher à cette synthèse d'être un peu factice, — c'est le sort inévitable de toute synthèse qui prétend embrasser une période assez étendue — on peut cependant la reconnaître comme assez exacte dans son ensemble (2). Mais la conclusion de l'auteur : « *Rome était devenue pour le christianisme une proie facile* (3) » demande à être discutée de plus près.

(1) R. Kreglinger, chargé du cours d'histoire des religions à l'Université de Bruxelles. *Études sur l'origine et le développement de la vie religieuse.* II. *La religion des Grecs et des Romains.* Bruxelles, Lamertin, 1920, pages 259-268.

(2) Je regrette cependant que cet exposé se soit attaché presque uniquement à des ouvrages plus répandus et n'ait pas donné à certains travaux plus récents et très sérieux toute l'attention qu'ils méritaient. En cette remarque, je vise surtout la belle et consciencieuse étude dans laquelle M. Jules Toutain, professeur à l'École des Hautes-Etudes de Paris, a recherché avec une méthode si sûre l'étendue et la profondeur de la pénétration des religions orientales dans les provinces occidentales de l'Empire Romain : *Les Cultes païens dans l'Empire Romain.* Première partie : *Les provinces latines.* 3 volumes. Paris, 1907, 1911 et 1920 (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Sciences religieuses. XX, XXV et XXXI).

(3) Page 268.

celle-ci et c'est par ricochet qu'il atteint finalement la foule. Cette remarque vaut surtout pour les époques anciennes où la circulation des idées n'était pas favorisée par les moyens de diffusion et de communication rapide dont nous bénéficions aujourd'hui. Aussi serait-ce mal comprendre l'état général des esprits à cette époque reculée que d'étendre à tous les constatations faites à propos des dirigeants. L'état d'âme collectif que l'historien essaie de reconstituer d'après des documents toujours fragmentaires et parfois bien espacés les uns des autres, nous renseigne mal sur les dispositions réelles que le christianisme rencontra dans chaque individu soumis à son action conquérante. Libanios, le grand rhéteur du IVe siècle de notre ère, offre un exemple curieux de résistance à la mode philosophico-religieuse d'un milieu pour lequel cependant il avait de fortes sympathies (1). Au sein d'une société d'amis néoplatoniciens, il fait figure d'un platonicien du IIIe siècle avant notre ère. Si un lettré, très mêlé au monde pensant de son temps, peut à ce point s'attarder à des positions philosophiques d'un autre âge, que faut-il penser de ces simples auxquels s'adressaient à ses débuts la propagande chrétienne?

C'est assurément déjà un effort pour tenir compte de la complexité réelle des faits que de distinguer dans le paganisme finissant quatre attitudes différentes et même contradictoires : scepticisme, syncrétisme, mysticisme et superstition; mais ici même faut-il se garder d'idées simplistes. Dans ces quatre principaux courants qui entraînaient la plupart des esprits de l'empire, tout n'était pas de même valeur; si par certains de ses mouvements le flot semblait rapprocher les âmes de la rive, par ses remous et les contre-

(1) J. Misson, s. j. *Recherches sur le Paganisme de Libanios*. Bruxelles, Dewit, 1914. (Université de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie. 43e fascicule.) Voir principalement la « Conclusion ».

courants, il les en éloignait davantage. C'est ce qui reste à examiner.

II

Le syncrétisme fut un effort pour ramener à l'unité la multitude des divinités qui se partageaient les hommages des citoyens du vaste empire de Rome. Il s'efforça d'absorber les dieux les plus divers en une sorte de Puissance composite, assez vague pour se prêter à toutes les métamorphoses : il affecta de munir les images d'un dieu des attributs de son voisin pour marquer la communicabilité des fonctions et de décorer un *numen* des épithètes qui convenait aux autres.

Il est né et s'est propagé dans la société intellectuelle de l'hellénisme et de l'Empire; la preuve en a été faite d'une façon décisive. Le rayonnement de ses centres de propagation fut peut-être assez étroit, mais ces centres furent probablement assez nombreux. Partout où l'on philosophait, se trouvaient des adhérents de cette doctrine.

Est-ce leur action qui favorisa le monothéisme stoïcien? Je n'oserais trop l'affirmer : toujours est-il que les deux enseignements ont un certain air de parenté et semblent tendre par des voies plus ou moins parallèles vers le même aboutissement. Mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion, due à l'imprécision, fatale en une théologie accueillant toutes les individualités divines, si disparates ou opposées qu'on les suppose.

Mais ce mouvement fut-il un secours pour l'apostolat chrétien?

Le dogme central de cette religion, si religion il y a, affirme que tous les personnages divins des panthéons les plus variés ne sont qu'une seule et même divinité. Maxime de Madaure résume bien cette doctrine dans un texte souvent cité : « Il existe un dieu suprême et unique, le père de toutes choses, qui n'a pas commencé d'être et n'a rien engendré de

semblable à lui. Quel homme est assez grossier, assez stupide pour en douter? C'est lui que nous implorons sous des noms divers, l'Éternelle puissance répandue dans toutes les parties du monde (1). »

Belle profession de foi laïque, un peu tardive si l'on veut se rendre compte du syncrétisme des débuts, de celui qui seul put avoir quelque influence pour préparer les âmes au christianisme. Qu'elle est encore éloignée cependant de cette magnifique conception du Dieu unique de l'Évangile. « C'est ceci la vie éternelle », a dit Jésus : « te connaître Toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Joan. XVII, 3). Le seul vrai Dieu, voilà qui met en opposition nette et irréductible Jéhovah et les divinités des Nations. Cet exclusivisme sûr de lui-même est tout l'opposé de la tolérance un peu embarrassée du païen aux prises avec les excès de ses poètes-théologiens ou de la foule superstitieuse. Comment peut-on admettre qu'une mentalité aussi fuyante et aussi portée aux compromis dispose l'homme à adopter la foi au Dieu unique et jaloux des chrétiens? et à accepter un dogme inflexible? Celui qui a assimilé Isis et Osiris, le dieu phrygien, le Mithra perse et l'Apollon hellénique se laissera-t-il interdire si facilement d'en faire autant pour le prophète qu'annoncent quelques Juifs schismatiques? Aussi bien vit-on l'empereur Alexandre Sévère, désireux de rendre hommage à Jésus, l'adjoindre tout simplement aux divinités de son *lararium*. Il avait reconnu dans ce prophète oriental une puissance surhumaine; loin d'abandonner pour lui ses dieux familiers, il se contenta de placer la statue de ce nouveau protecteur à côté de celles des anciens. Voilà la conduite qu'inspire le syncrétisme; elle ne pouvait que retenir loin du christianisme les âmes conquises par la vertu du Christ.

(1) Cf. *a. c.*, p. 261.

Cette religiosité illusoire leur faisait goûter des satisfactions bien superficielles peut-être, mais qui distrayaient l'âme et la charmaient par leur variété infinie. Ces jouissances énervaient l'esprit et lui enlevaient la force nécessaire pour affronter les déchirements de l'étape finale.

III

Devant la multitude des dieux, le syncrétiste se tire d'affaire en les unissant idéalement dans une sorte de déité vaguement monothéiste et désespérément complexe; devant le même spectacle d'intime contradiction, le scepticisme se réfugie dans le doute complet et l'indifférence totale. Avec un même dédain il écoute les doctrines sublimes de la philosophie et les enfantillages mythologiques. A toute prédication religieuse, il hoche la tête et s'en va murmurant avec un geste las : « Qu'est-ce que la vérité? »

L'apôtre chrétien trouvera-t-il auprès de ce découragé meilleur accueil que le conférencier stoïcien? L'attitude de Pilate devant le divin accusé nous montre bien ce que l'on peut attendre d'une intelligence blasée. L'apôtre saint Paul, à son tour, l'apprit à ses dépens devant l'aréopage. Ces graves citoyens l'avaient écouté attentivement tant qu'il avait parlé le langage commun de la sagesse platonicienne : à peine eut-il énoncé le dogme de la Résurrection qu'il se levèrent bruyamment, les uns éclatant de rire, les autres lui signifiant ironiquement son congé (Act. Ap. XVII, 32). Qui pourrait sérieusement prétendre que le sceptique Lucien prépara les voies au Christ, ou que l'auteur de *Peregrinos* disposa les esprits à s'enthousiasmer pour l'Évangile? C'est que le scepticisme n'ouvre pas l'âme à la vérité et surtout à la révélation, il la ferme, car il la rend incapable de ces certitudes absolues qu'exige impérieusement le dogme : le scepticisme rend la démarche décisive quasi impossible car il tue le pouvoir d'affirmer.

Sans doute il arrivera que le scepticisme n'aura pas poussé son action délétère jusqu'aux dernières conséquences : le dessèchement complet de l'âme ; souvent il laissera encore intacte une fibre qui pourra vibrer aux accents de l'Évangile. Mais alors même aura-t-il favorisé le dénouement heureux plus qu'il ne l'aura entravé? Il a ruiné assurément les anciennes croyances et ainsi fait place nette pour ainsi dire. Mais peut-on appeler cela préparer les âmes? Non, car, par lui-même, il ne peut que briser l'élan de l'âme vers la vérité, et par conséquent si le nouveau Credo s'impose, c'est par sa propre force et sa propre lumière, en dépit du scepticisme.

IV

Le mysticisme païen serait-il une meilleure préparation? A première vue on l'admettrait plus volontiers : cependant il faut examiner la question sérieusement.

Le mysticisme, dans le sens antique du mot, n'était pas seulement, ni même principalement, l'attitude d'une âme assoiffée du divin, qui s'élance vers son Dieu, concentre en lui toutes ses facultés au point de perdre le sentiment des réalités environnantes, et s'unit à lui d'une étreinte assez puissante pour que le corps lui-même en ressente les effets ; le mysticisme comprenait encore et surtout tout un système de cérémonies, d'initiations et de purifications, un ensemble prestigieux de cortèges magnifiques et de représentations émouvantes (1). A des âmes éblouies par cette liturgie souvent sensuelle, par cette pompe grandiose, les graves cérémonies des catacombes devaient paraître monotones et ternes ; elles ne pouvaient causer que de la déception aux

(1) Voir en particulier l'exemple des mystères d'Éleusis dans le beau livre de Maurice Bréillant, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1920.

néophytes habitués à cette splendeur. Aussi bien sous ce rapport, les mystères, bien loin de conduire les âmes au christianisme, les auraient plutôt retenues loin de lui. Le culte des mystères dut créer les mêmes dangers et les mêmes obstacles pour la conversion ou la persévérance des païens, que la magnificence des solennités juives, dont l'auteur de l'épître aux Hébreux signale l'influence néfaste sur les Juifs. Aussi a-t-on pu remarquer, même au IVe siècle, après le triomphe du christianisme, la fascination que continuait d'exercer l'éclat des solennités polythéistes.

D'autre part, par leur doctrine et leurs rites, les mystères donnaient des satisfactions évidentes aux sentiments religieux de l'époque : ils répondaient jusqu'à un certain point, à l'appel des âmes, garantissaient la purification dont les païens sentaient si vivement le besoin, promettaient le salut, objet de désirs si ardents et si passionnés. Pour incomplètes qu'elles fussent, ces satisfactions pouvaient rendre moins aiguë l'impression de misère morale, endormir l'inquiétude religieuse et faire illusion sur la nécessité d'un secours étranger : aux âmes indécises ou trop attachées à cet ensemble de relations et d'avantages auxquels il fallait renoncer pour se convertir, elles fournissaient un prétexte facile, et sans doute elles ont trompé des hommes sincères mais trop peu clairvoyants pour saisir l'inconsistance des doctrines, trop peu philosophes pour apercevoir les limites de cette science ésotérique, trop peu profonds pour sentir le vide de ces émotions religieuses. Ce mysticisme a fait des apostats. N'est-ce pas l'occultisme et la théurgie de l'école de Jamblique qui dénoua la crise d'âme de Julien et l'attacha définitivement au paganisme? (1) Et l'on

(1) Paul ALLARD. *Julien l'Apostat*, I, p. 300 sq. « La théurgie est l'art de contraindre les dieux à se montrer aux hommes et ses formules évocatrices font partie maintenant de la philosophie. Vers cet abîme étaient naturellement attirés les curieux de sensations nouvelles et aussi les âmes troublées, obscures, douloureuses. »

peut croire sans témérité que pour Plotin lui-même, s'il eût songé à se convertir, les émotions religieuses puisées dans les cultes des mystères et ses expériences mystiques eussent été un lien de plus pour le retenir hors de l'Église. Ne voit-on pas de nos jours des anglicans arguer de leurs émotions religieuses et de leurs consolations spirituelles pour justifier aux yeux des autres et sans doute à leurs propres yeux leur fidélité à une église nationale, dont ils avouent en même temps l'infériorité et l'insuffisance?

Ajoutons-y l'esprit de corps qui finit toujours par unir les hommes qui se rencontrent dans un même but et partagent les mêmes aspirations, la loi du secret qui arrêtera les confidences sur les lèvres des initiés et nous comprendrons la résistance qu'opposa le mysticisme païen à la propagande chrétienne.

V

Une autre exagération du sentiment religieux s'empara de la foule surtout : la superstition. L'empire romain semble bien avoir été la belle époque des devins, des « *mathematici* » et de tous les charlatans. On les rencontrait partout, sur les marches du trône et aux carrefours des ruelles, dans les portiques des temples et dans les échoppes du forum. Partout ils trouvaient des auditeurs craintivement attentifs, partout ils débitaient leurs oracles avec une assurance imperturbable.

Mais peut-on prétendre sérieusement que leurs vaticinations frayaient la voie au Christ? A-t-on oublié les démêlés de Simon le Magicien avec Pierre, le chef des douze? Simon opérait à Samarie lorsque l'apôtre Philippe y arriva pour prêcher le règne du Christ; stupéfait des prodiges opérés par le nouveau venu, Simon s'attacha à lui, comme à un plus habile dont il pourrait apprendre de précieux renseignements; il reçut le baptême. Ses erreurs ne l'avaient pourtant pas quitté et continuaient à le dominer, au moins inconsciem-

ment; il voulut acheter de Pierre le secret d'un miracle et la puissance de le renouveler; il s'entendit alors adresser cette véhémente apostrophe : « Que ton argent t'accompagne dans la damnation! » (Act. Ap., VIII, 20.) La magie fut peut-être pour lui l'occasion de se faire chrétien; le malentendu était si flagrant, qu'il éclata sans retard.

A-t-on oublié saint Paul à Éphèse faisant brûler les livres de magie? (Act. Ap., XIX, 19.) Ce n'était pas le moyen de donner confiance aux superstitieux.

D'ailleurs, l'esprit que développent les pratiques superstitieuses est tout l'opposé d'un acheminement vers la religion chrétienne. Cet esprit est fait d'une disposition à attribuer un effet infaillible aux actes de piété, quelle que soit la conscience du fidèle, pourvu que les actes extérieurs aient été exactement accomplis. Est-ce bien là l'enseignement du Sauveur sur la prière et les bonnes œuvres? Même aux passages qui fondent la foi en l'efficacité des prières, nous trouvons l'affirmation de leur caractère intime supérieur. Ce n'est pas Celui qui parlait à la Samaritaine d'une adoration en esprit et en vérité, que les superstitieux aiment à suivre. On ne courra pas facilement à la Basilique chrétienne entre deux visions au devin ou à quelque serpent miraculeux d'un Alexandre d'Abonotichos.

VI

Seul un regard superficiel peut donc s'arrêter, sans plus d'examen, à l'idée, trop répandue de nos jours, que les courants de la religiosité païenne ont notablement aidé la propagation du christianisme naissant.

Ni le syncrétisme philosophique, ni le scepticisme désabusé, ni le mysticisme enchanteur, ni la superstition dégradée de cette décadence polythéiste, n'ont été les appuis ou les introducteurs du Christ et de sa doctrine auprès de nos ancêtres intellectuels. Sans doute, les formules de la pensée

et de l'art antiques n'ont pas été sans utilité ; même l'antiquité a connu quelques lueurs qui annonçaient les temps nouveaux. Mais ces lueurs étaient trop indécises et trop fugitives pour orienter les intelligences d'une manière décisive **vers le Verbe incarné mort sur une croix.**

J. MISSON, S. J.